

DEUX AMIS
CLAUDE DEBUSSY
ET ERNEST CHAUSSON

DOCUMENTS INÉDITS

Comment, dans cette vieille — et toujours jeune — maison du *Mercure de France*, trouver au précieux commerce intellectuel et artistique qui s'établit tout de suite entre deux grands musiciens français de notre temps Chausson et Debussy, prologue plus digne d'elle que cette lettre inédite adressée à Mme Chausson, au lendemain de la mort brutale de son compagnon, par Pierre Louys? Elle est belle, dans sa simplicité; tendre, dans son agenouillement devant le bel artiste, créateur de *Serres chaudes* et de la *Chanson perpétuelle*, cette lettre qui montre un Louys plus attentif qu'on ne l'imagina plus raffiné encore qu'on ne pouvait le supposer. De son écriture royale — comme disait Gourmont — il a tracé ces mots :

Je suis trop violemment ému pour vous écrire la lettre que je voudrais... Comment allez-vous supporter cela ? Je n'y pense qu'en frissonnant. Il n'y a jamais eu d'homme plus excellent que votre mari; je le savais et je ne lui ai guère prouvé combien j'étais frappé, chaque fois, par la franchise de son regard, la sûreté de sa poignée de mains et l'admirable bonté qui éclatait dans tous ses gestes. Il avait à tous les instants de sa vie le besoin de rendre les gens heureux. Tout le monde l'aimait. Pour moi du moins, je l'aimais bien, croyez-le. Et je ne le lui ai jamais dit; on croit qu'on a le temps, que la vie est longue et qu'on reverra toujours ceux qui sont

jeunes. Avec quelle amertume je pense aujourd'hui à ces deux dernières soirées où je l'avais vu si plein de vie, entouré de ses enfants, uni à vous par une tendresse que tous voyaient dans ses yeux, et jouant sa plus grande œuvre avec un tel désir de vous attacher à sa gloire prochaine. Je vous assure que je suis bien sincèrement malheureux avec vous et avec tous les vôtres. Puisque personne ne peut songer à apporter ici une consolation, je voudrais du moins vous épargner de penser à autre chose qu'à votre douleur. Puis-je vous être utile, faire des courses, écrire des adresses?... Je ferai ce que vous voudrez. Disposez de moi. Je me mets respectueusement à vos ordres.

Et il signe, de cette signature sans paraphe, sans floriture, qu'il fait suivre seulement d'un point et d'un tiret... Pierre Louys! passionnément admirateur du chantre des *Bilitis*, et si parfaitement ému par la subtile musique de Chausson. Par ces pages que je viens de transcrire, il nous introduit, n'est-ce pas, dans l'intimité des deux musiciens.

Ce qui d'abord avait attiré Chausson vers l'auteur de *Pelléas*, — je ne parle pas, cela va de soi, de l'attrance de Chausson vers le musicien, mais vers l'homme, — n'était-ce pas cet étrange goût du pittoresque qu'avait Claude-Achille au suprême degré? Le charmant peintre-musicien Raymond Bonheur, qui était autant l'ami de l'un que de l'autre et fit connaître l'autre à l'un, me l'a facilement prouvé.

Et puis, la gaieté de Debussy faisait du bien à Chausson : c'était pour lui comme une façon de cure rajeunissante; c'était, comme eût dit Maeterlinck, l'apposition d'une main fraîche sur son front; un sourire sur ses sourcils. Debussy savait mieux que personne remettre en selle le cavalier désarçonné. Plus de désinvolture que niconque. Avec un je ne sais quoi verveux et volontiers gaillard, Pierre Lalo, qui a si bien connu Debussy, expliquait un jour qu'il y avait toujours en lui un côté enfant, — non point synonyme d'enfantin : jeune homme, Debussy, jeune homme qui n'était pas fait

pour vieillir; jeune homme, dont la musique même est celle d'un jeune homme, sans rides mais peut-être aussi sans la profondeur que seule donne la douloureuse expérience.

Et quelle joie un jour pour Chausson, d'apprendre par Eric Satie que Debussy se jouait en particulier — pour son plaisir — des œuvres de l'ami, et surtout sa *Suite de Danses*.

Mais qu'est-ce donc qui montrerait mieux la différence de ces deux natures que la façon dont ils interpréterent (dont ils concurent même), le rôle du héros coupable, du félon, de l'amant traître à son seigneur : pensez à Pelléas amoureux de Mélisande et aimé par elle, en face du Lancelot de Chausson éperdument amoureux de la Reine Genièvre et si affreusement torturé par son amour criminel. Comme il est jeune, Pelléas (répétons : enfant), comme il possède l'insouciance de la jeunesse! Comme il piétine sans angoisse sur les angoisses d'autrui! Comme il est moins digne de la petite âme maladive et inquiète de Mélisande que Lancelot de sa reine altière et au-dessus du mal! La souffrance? à peine Pelléas comprend ce mot. Il faut avoir l'âge de Golaud, son frère très ainé, ou surtout du vieil Arkel pour savoir les insondables replis de cette noble maladie de la souffrance qui est un bienfait puisqu'elle élève vers Dieu le cœur des hommes. La souffrance? Debussy, jeune homme, veut l'ignorer autant que Pelléas. Et ce fut la tâche subtile et délicate de Chausson de veiller à l'écartier de lui autant qu'il put.

On imagine volontiers, d'après les lettres des deux amis, ce que durent être leurs entretiens, soit à la campagne chez Chausson (toujours errant, nous le verrons), soit dans la retraite du parc Monceau. L'aîné gronde le cadet, avec gentillesse, mais avec persévérence. Il veut donner à sa vie une nécessaire régularité, un rythme digne de ses œuvres et bienfaisant pour elles. Et puis, pour se mieux faire comprendre, il se met au piano, s'exprime avec des sons, c'est-à-dire qu'il exprime l'inexprimable, il fait entendre à Claude-Achille son travail des jours précédents, lui demande son avis,

avant que Debussy lui donne la joie de prendre sa place pour jouer à son tour sa plus récente page.

Chausson apprécie comme il convient cette primeur qu'il offrira le mardi suivant à des camarades de la « bande à Franck » et à quelques hommes, à Poujaud, à Bonheur, à Lerolle. Mais ils ne se séparent point sans avoir parlé littérature : Debussy, qui avait eu Mme Verlaine comme professeur de piano, commente avec passion des poèmes de l'auteur de *Sagesse* devant Chausson ; il lui fait aimer davantage le Maeterlinck qu'il admire sans réserve, celui de *Pelléas*, du théâtre et des *Serres chaude*s, qui commencent de hanter l'esprit musical de Chausson :

J'ai vu Maeterlinck, écrit-il un jour à son ami, avec qui j'ai passé une journée à Gand. D'abord il a eu des allures de jeune fille à qui on présente un futur mari, puis il s'est dégagé... Il m'a parlé théâtre comme un homme remarquable. A propos de *Pelléas*, il me donne toute autorisation pour des coupures et m'en a même indiquées de très utiles. Au point de vue musique, il dit n'y rien comprendre (1), et il va dans une symphonie de Beethoven comme un aveugle dans un musée.

Mais entrons dans le jardin fleuri de cette amitié. Risons les confidences de ces deux grands artistes. Celle-ci d'abord de Debussy, triste d'un départ de Chausson et évoquant leur dernière conversation parmi le deuil des meubles (7 mai 93) :

C'est si bon d'être en confiance sur toutes sortes de sujets, car même en amitié on sent bien souvent des reploisements de pensée très pénibles, et cela ressemble à des gens qui, ayant un beau jardin, l'entoureraient de grilles en fers de lance. Donc, vivent ceux qui nous ouvrent les portes toutes grandes. Vous me répondrez qu'il y a des jardins où les fleurs ne se laissent pas cueillir, mais nous n'en sortirions pas, et j'aime mieux vous dire que je vous aime vraiment bien affectueusement et que votre intervention dans ma vie est sû-

(1) Mme Georgette Leblanc me l'a confirmé et m'a même dit l'indifférence presque totale de Maeterlinck pour la musique.

rement l'un des sentiments qui me soient le plus chers, et j'en pense là-dessus encore plus que je n'en puis dire...

Constatant les bêtues des critiques, et le temps qu'il faut pour qu'une œuvre d'art un peu importante soit comprise, il ajoute :

Je crois qu'en musique j'aimerais à être mon petit-fils! ou plutôt nous imaginons comme nous aurions été gentils en moines, nous promenant dans le jardin un peu trop vert d'un cloître, tout en devisant sur la façon d'interpréter la dernière Messe de Palestrina... Je pense que vous continuez à être dans les mêmes dispositions de travail forcené, et vous me permettrez bien de m'en inquiéter et de désirer sévèrement de belles choses de vous.

Quinze jours exactement après cette lettre si amicale, Chausson, installé à Luzancy, en reçoit une autre plus tendre encore :

Je m'ennuie furieusement de votre absence, et suis pareil à un pauvre petit sentier que l'on a abandonné pour la grande route, je me paie souvent la mélancolique illusion d'aller jusqu'à votre porte, et c'est la tristesse de penser qu'elle ne s'ouvrira pendant longtemps pour ma joie, qui accompagne mon retour. Ne pensez pas de mal de toute cette sensibilité, et surtout ne la croyez pas affectée; après tout, ce n'est pas un grand mal de greffer un peu de tristesse sur des choses que l'on aime et qui nous donnèrent tant de bonne joie.

Mariant toujours la musique au sentiment, Debussy passe sans transition à Wagner :

Je suis débarrassé de *l'Or du Rhin*; ça me gêne un peu quant à l'or, mais pour le Rhin, ça me fait plaisir : la dernière audition fut sinistrement rasante. Catulle Mendès parla de la *Walkure* en de tels termes que des mamans venues sans méfiance avec leurs filles furent obligées de se soustraire aux paroles fiévreuses de ce mauvais prêtre. D'ailleurs, le mois de mai, qui est le mois du renouveau, sera désormais le mois de la *Walkure* : des gens à esthétique simple voient dans cette œuvre un renouvellement de la musique et la mort des vieilles

formules si surmenées. Ça n'est pas mon avis, mais cela importe peu.

Quelques jours encore, et le 4 juin Debussy écrit à nouveau une longue lettre à Chausson :

Ah! ce dimanche, cher ami! ce dimanche sans joie, sans vous et ce qui vous compose une atmosphère si délicieuse à respirer, car si je vous aimais déjà beaucoup, ces quelques jours passés près de vous m'ont fait pour toujours votre ami bien dévoué. Du reste, je n'essaierai pas de faire passer mon émotion à travers ses lignes, ça serait certainement d'un lyrisme qui en affadirait la sincérité.

Debussy a gardé de son court séjour à Luzancy un souvenir si profond qu'il lui a fallu « sangler son cœur » pour ne pas pleurer :

Et ça n'aurait pas été si ridicule qu'on pourrait le penser. Comme c'était bon de faire un peu partie de vous, être en quelque sorte de votre famille! Mais est-ce que je ne vais pas trop loin, et n'allez-vous pas trouver mon amitié un peu embrante? Je veux tant vous plaire que j'imagine souvent des choses assurément folles.

Il ne cesse de parler de son dépaysement, et n'est-ce pas ce qui peut le mieux nous montrer le rayonnement de Chausson, surtout quand on connaît un peu Debussy! Il dit son âme troublée et mélancolique. Il n'a plus qu'une hâte : repartir pour Luzancy. Debussy donne ensuite à Chausson d'importants détails sur Moussorgsky, son plus cher souci musical désormais.

Les lettres se rapprochent de plus en plus, puisqu'en voici une, datée du lendemain 5 juin dans l'après-midi, inspirée à Debussy par sa reconnaissance pour l'exquise réponse de Chausson :

Que votre lettre m'a rendu heureux! Il m'est aussi très doux d'être en si parfaite communion d'idées générales et particulières avec vous. Et ne nous accusez pas trop de « gosserie », car il y a tant de gens qui ne veulent pas rester jeunes, de crainte qu'on ne les prenne pas au sérieux. Puis, ne

erayez-vous pas que cette qualité transposée dans l'art ne nous donne pas cette faculté d'en comprendre toutes les manifestations à mesure qu'elles se produisent, au lieu d'être comme tous ces gens à programme dont certainement quelques-uns sont recommandables, mais qui rétrécit un peu l'Univers et le champ des impressions : soyons donc follement gais pour oublier le hague qu'est trop souvent la vie; soyons aussi mélancoliques et tristes comme de vieilles ballades; ne négligeons jamais de faire faire de la gymnastique à notre sensibilité, car il ne peut en sortir que de très bonnes choses.

Ne voit-on pas ici tout à plein le caractère de l'acrobate virtuose que fut tout au long de sa vie Claude Debussy? Surtout, puisque c'est le point qui nous occupe, ne sent-on pas parfaitement comment sa gaieté de jongleur éveillait en Chausson, plus sombre, celle qui veille au fond de tout vrai créateur? Debussy, comme un sourcier, allait chercher cette gaieté de l'ami, à travers les brumes de la tristesse mauvaise. Il la rassurait, la prenait par la main (comme eût dit volontiers Debussy lui-même), lui montrait le soleil et toutes les belles choses de la vie...

Ah! continuez bien à être tout entier avec moi. Je puis vous jurer que je suis admirablement préparé à recevoir votre amitié, pour dire à peu près, avec des mains en dentelle. Et que la fragilité de cette image ne vous fasse pas douter de son profond sérieux! et comme vous avez à choisir entre tant de belles affections, je suis vraiment heureux que vous ayez admis la mienne parmi elles. Elle aura peut-être le défaut de chercher jalousement chicane aux autres : dites que vous lui pardonnez d'avance.

Et voici, du 26 août de la même année, une lettre où Debussy avoue s'être senti démoralisé tout à fait du départ de Chausson; ce départ, il lui est apparu comme un accident irréparable, écrit-il :

J'apercevais une suite de longs jours pareils à une allée d'arbres morts! et me sentais naïvement orphelin de toute

votre amitié! prenant mal mon parti d'une situation après tout normale pour beaucoup de gens; mais moi je ne sortais pas de cette formule : vous là-bas, moi ici, et rien à faire ; j'avais beau la retourner dans tous les sens, ça donnait toujours le même total.... Cela m'est pénible de vous donner de la tristesse, vous l'un des rares pour qui le bonheur est une chose méritée, tellement vous mettez de grâce affectueuse à en montrer les côtés que généralement on cache avec soin, et vraiment, tout en vous étant Dieu sait combien reconnaissant, je suis profondément heureux de vous aimer entièrement puisqu'en vous l'homme complète l'artiste ! Et quand vous voulez bien me montrer de votre musique, vous ne pouvez pas vous figurer l'ardente amitié que je mets à vous sentir formuler des sentiments qui à moi me sont défendus, mais dont la réalisation chez vous me remplit de joie. Et si quelquefois je vous en ai parlé un peu brusquement, n'en accusez que le côté impatient de mon caractère. Puis, n'est-il pas naturel qu'ayant dans son jardin un arbre contenant l'espoir de toutes fleurs, on désire ardemment leur éclosion. Quant à vos sermons, ils me seront toujours très doux : n'êtes-vous pas un peu comme un grand frère ainé en qui l'on a toute confiance, dont on accepterait même les grondières ! et pardonnez-moi si jusqu'ici je n'ai pu réussir à vous contenter ; mais pourtant soyez assuré que des reproches de vous me seraient une telle peine qu'il est impossible que je ne fasse tous mes efforts pour ne jamais les mériter.

N'entend-on pas entre les lignes l'écho de ces tendres grondières du frère ainé ? N'éprouve-t-on pas combien Chausson devait dominer sur son caractère indulgent et sensible pour tancer un peu le cadet prodigue ?

Je sens comme vous l'utilité absolue de l'effort, mais quand il est entaché des médiocrités de l'existence il devient quelquefois attristant, quand on voit surtout le peu d'intérêt qu'il inspire aux gens qui font si facilement changer l'effort en de l'habileté; et si l'on veut garder des éclaboussures l'idéal, ou l'illusion de cette chose pour laquelle nous souffrons, c'est-à-dire l'Art, cela devient effroyable, car les gens prétendent n'être pas embêtés avec des questions qui ne les intéressent

qu'artificiellement, et je ne parle encore que d'un petit nombre.

Chausson va mettre tout en batterie pour redonner courage à celui qui si souvent lui en donne. Mais il faut que Debussy confesse sa peine, sa rancœur jusqu'au bout :

L'artiste dans la civilisation moderne sera toujours un être dont on n'aperçoit l'utilité qu'après sa mort, et ça n'est que pour en tirer un orgueil souvent idiot ou une spéculation toujours honteuse. Donc il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais à se mêler à ses contemporains, et même à quoi bon les faire participer à des joies pour lesquelles si peu sont faits!

Debussy, plein de son sujet, irrité et désolé tout ensemble, parsème toute cette page de fautes d'orthographe, lui qui pourtant jamais n'en fait. Il est hors de soi. Et l'excellent Chausson, navré en plein cœur de toute cette diatribe, ne dut guère être content, j'imagine, du ton haineux de la lettre. Il pensa sans doute à son bon maître, César Franck, au Séraphin mort depuis trois ans, qui jamais ne s'était plaint, jamais n'avait maudit les fautes des hommes, les acceptant en expiation de ses péchés, et remerciant la Providence au moment qu'il semblait le plus abandonné par elle.

Ah! il n'était pas de la « bande à Franck », ce bouillant Claude-Achille, impatient de réalisations immédiates, n'acceptant pas les lenteurs du triomphe... Il n'avait pas vu comme Chausson, comme Duparc, comme leurs camarades, l'ineffable sourire de l'organiste de Sainte-Clo-tilde quand il se levait du banc de l'orgue, s'interrompant sans peine au milieu de la plus miraculeuse improvisation pour se mettre à genoux dans un élan de grâce, devant Dieu pendant l'Elévation.

Mais tout de suite Debussy s'apaise dès qu'il évoque la belle âme de Chausson, un de ces rares hommes, selon lui, qu'on ne remplace jamais.

Chausson, frère en qui l'on peut avoir toute confiance. Qu'il lui pardonne si jusqu'ici Debussy n'a pu réussir à

le contenter. Il compte sur son pardon et sur sa patience. Aussi bien Debussy sait-il qu'il peut compter sur l'un et l'autre.

Et souvent, passant de l'état de cadet à celui de tendre conseiller, voici qu'à son tour il se glisse dans le cabinet de travail de Chausson, le suit dans ses hésitations et s'essaie à le guider. Avec quel tact. Avec quel fraternel souci :

Une chose que je voudrais vous voir perdre, c'est la préoccupation des *dessous*; je crois que nous avons été mis dedans toujours par le même Wagner. Savoir son métier est nécessaire, mais il serait encore plus indispensable d'avoir son métier propre. L'habileté ne doit jamais être qu'une qualité secondaire. Je voudrais avoir assez d'influence sur vous pour vous dire que vous vous trompez vous-même. Vous exercez sur vos idées une pression tellement forte qu'elles n'osent plus se présenter devant vous, tant elles ont peur de n'être pas vêtues comme il conviendrait. Je voudrais vous donner du courage à croire en vous-même.

Nous verrons plus loin comme Chausson accepte rennaissant ces remarques, qu'il comprend non point seulement avec son cerveau torturé, mais avec son cœur de printemps.

Si d'ailleurs j'ai parlé de la salutaire action sur l'auteur d'*Arthus* de la gaieté gamine du chantre de Pelléas, l'on a vu déjà que cette gaieté ne va pas sans nuages. Et c'est bien de toutes choses la plus charmante que cette façon si dépouillée, si peu vaine qu'a Debussy de confesser à l'ami ses heures de chagrin. Simple formule quand il déclare inopportun d'encombrer Chausson de sa tristesse, de cette tristesse dont il se reconnaît tout responsable.

N'allez pas m'accuser de découragement, vous qui vous êtes employé si généreusement à me remonter et à rendre ma vie moins vague !

Mais Chausson n'est plus auprès de lui : de là vient tout le mal, car il semble à Debussy en le perdant avoir

perdu tout appui. Il travaille, eh oui, il travaille: comme un casseur de pierres. La méchante compagne que le divin poète du xv^e siècle, Charles d'Orléans, appela *Dame Mérancolie*, ne le quitte pas :

Je vous sens et connois venir
Ennuyeuse Mérancolie
L'huis de mon cœur vous faut ouvrir
Quand je ne le vueil mie...

Malgré moi, ce quatrain me revient en mémoire en lisant la lettre de Debussy. C'est Dame Mérancolie qui le rend mécontent de ses inventions musicales. Il lutte contre lui-même et n'est pas le plus fort. Sa troisième *Prose Lyrique* est finie, mais tant bien que mal; son final du *quatuor* que nous aimons tous aujourd'hui n'est pas ce qu'il voudrait qu'il fût. Il recommence et recommence encore. Il étouffe... Si Chausson était satisfait, lui, de ses propres œuvres, peut-être cela donnerait-il à Debussy un regain d'espoir en lui-même.

Vient la réponse de Chausson. Et tout de suite le ton de Debussy s'en ressent :

Une lettre de quelqu'un qu'on aime, ça raconte tant de choses, de souvenirs; ainsi pendant que je vous lisais, je voyais très bien cette pièce où vous bataillez contre Arthus et jouez avec la vie de Genièvre ou de Lancelot comme avec deux pauvres petites inconscientes balles; le pis, c'est qu'ils ne veulent pas mourir sans avoir dit leur dernier mot; il faut espérer que ces deux cadavres finiront par comprendre qu'ils ne peuvent pas décentement embarrasser nos chemins plus longuement.

Et toujours occupé à ne point heurter l'hyper-sensibilité de l'ami, Debussy d'ajouter :

Que ces variations sur un thème qui nous est personnel vous soient surtout bien amicales.

Et parce qu'il sait Chausson possédé par l'œuvre nouvelle que lui inspirent les *Serres Chaude*s de Maeterlinck, ces *Serres Chaude*s que lui a fait connaître Octave Maus,

grand ami de l'artiste, et fondateur de cette fameuse Libre Esthétique de Bruxelles si bienfaisante aux musiciens français, il ajoute :

Maintenant, vous voilà dans les *Serres chaudes*, et vous condamnez la générosité de votre cœur à souffrir d'être enclose dans l'ennui bleu, et à respirer les fleurs si pâles de trop de soleil.

Tout de suite il veut l'armer d'une orgueilleuse assurance dont il est digne, il lui crie son entière sympathie pour sa musique (*entièr*e, dans la bouche de Debussy, prend son sens le plus vaste, Chausson le sait). Il lui répète sa persuasion que si Chausson consent à continuer à n'écouter que lui sans prendre garde au chœur des grenouilles dilettantes, mais encombrantes, il sera très fort.

Et dans un élan :

Laissez-moi vous dire, puisque l'occasion s'en présente et que je n'osera pas le faire autrement, vous êtes très supérieur aux gens qui vous entourent, et cela par des qualités de sensibilité et de tact artistique, ce dont les autres me paraissent absolument dénués; ils vont par les prairies de la musique, écrasant sous leurs pas irrespectueux des bouquets de petites fleurs, sans égard pour leurs vertus d'émotion, et prennent des chemins où ne fleurit que la rhubarbe et le pavot, ou le chiendent, fleur du développement.

Peut-on mieux dire, ni faire avec plus de cruauté le procès des médiocres... de tous les temps? D'ailleurs Claude-Achille se contente de ce verdict général, sans faire besogne de juge d'instruction en citant des noms.

On conçoit l'impatience de Debussy à connaître l'interprétation musicale des *Serres Chaudes* par Chausson, lui déjà si pénétré de Maeterlinck à cause de *Pelléas*:

Je grignote quelques mélodies de Maeterlinck, lui a écrit son ami. Je vous les apporterai, non sans inquiétude. Une seule chose me ravit en elles, c'est que je n'ai pas à craindre de les entendre chanter dans un concert!

Chausson les considérait en effet comme trop difficiles d'exécution, et aussi trop hermétiques, pour être intelligibles au public. Il ne se trompait qu'au point de vue absolu, puisque maintenant à peine, la plus grande de ses œuvres mélodiques commence son ascension dans la lumière.

D'Indy, on le devine, ne s'était pas trompé sur la qualité, sur la nouveauté profonde du cycle des *Serres Chaudes* quand la Société Nationale le révéla en 1903 :

L'âme de Maeterlinck avait avec celle de Chausson de secrètes correspondances (quelle belle élévation d'intelligence ! avait écrit de lui Chausson en 95, quand il travaillait à *Oraison*, point culminant du recueil). Jamais il ne trouva d'équation plus complète entre le vers et son élément sonore que par la transcription musicale des *Serres Chaudes*. Celles-ci marquent l'apogée de ses œuvres monodiques (2).

En dehors de d'Indy, un critique consentit à louer les curieuses recherches prosodiques des *Serres Chaudes*, l'accompagnement aux formules ingénieusement expressives et surtout la sincérité de leur inspiration. Mon Dieu, que toutes ces épithètes demeurent vagues et sans force, et comme plutôt l'on eût voulu assister à l'audition que donna Chausson des *Serres Chaudes* à Debussy, et savoir comment Claude-Achille les jugea le fameux mercredi que j'ai dit.

Sans doute Chausson ne se faisait point illusion sur la valeur profonde du texte poétique. N'avait-il pas dit à l'un de ses plus fervents disciples qui me l'a répété, à Gustave Samazeuilh dont il aimait les subtiles recherches :

(2) Il semble, a-t-on dit, que Chausson dans certaines pages souffre de ne pouvoir s'évader de l'étroite prison de l'âme individuelle. Là est le sens des *Serres Chaudes*. Au terme de ce cheminement solitaire, il n'y a qu'une ressource, l'*Oraison*, qui monte du fond du cachot de l'individualité pécheresse.

Auguste Bailly, fin biographe de Maeterlinck a écrit, à propos de *Serres Chaudes*, au point de vue du poème, que ce sont de petites complaintes obscures et mélodieuses dont il serait injuste de dire qu'elles n'ont ni rime ni raison; mais dans lesquelles la rime est sans richesse et la raison chancelante. Il note une volonté de mystère, une évasion hors de la réalité, des décors lunaires morbides, bref, tout le bagage des symbolistes.

Le défaut, c'est que ça datera... Mais ça se prête au prolongement musical : la musique y prend sa place.

N'est-ce pas exactement ce qu'il faut penser aujourd'hui encore des *Serres Chaude*s, et Chausson n'y trouvait-il point surtout prétexte à satisfaire ses penchants mystiques? Mystique, cette épithète même de *bleu* qui revient comme l'enveloppe concrète du décor, comme la matérialisation colorée du rêve :

J'ai trempé dans mon esprit bleu
 Les roses des attentes mortes...
 J'entrevois d'immobiles chasses
 Sous les fouets bleus des souvenirs...
 ...Ont voilé de souffles trop bleus
 La lune dont mon âme est pleine...
 ...qui m'entourent de gestes bleus...
 ...et des langes bleus sous la lune...
 ...et j'écoute des jets d'eau bleue,
 Epars au milieu des flots bleus...
 Et ces bolides bleus à tous les horizons.

Par bonheur, il y a dans *Serres Chaude*s, en dehors même des textes choisis par Chausson, quelques vers d'une pensée digne de l'auteur de *Pelléas*:

Mon âme a peur comme une femme,
 Voyez ce que j'ai fait, Seigneur,
 De mes mains, les lys de mon âme,
 De mes yeux, les cieux de mon cœur!

Mais, comme l'on voit, il y a toujours dans ces poèmes (3) une préciosité excessive qu'eussent aimée les familiers du salon *bleu* — précisément — de Mme de Rambouillet, ou les contemporains de Maynard; sorte de gongorisme à quoi Chausson n'était sensible que parce qu'il lui semblait la transposition verbale d'un état mystique,

Mais revenons à nos deux amis et à leur beau com-

(3) Voici les dates exactes des mélodies: la première: Paris, 19 mars 96; la deuxième, Luzancy, 7 juillet 93 (2 heures du matin); la troisième, 31 (sic) juin 93; la quatrième, Paris, 29 février 96; la cinquième, sans date.

merce sentimental, d'où n'est jamais exclu le côté pratique, méchamment pratique, d'une existence que Jules Laforgue, tant admiré par eux, nommait quotidienne avec un douloureux et amer mépris :

J'ai beau faire, je n'arrive pas à déridier la tristesse de mon paysage : parfois mes journées sont fuligineuses, sombres et muettes comme celles d'un héros d'Edgar Poe; et mon âme romanesque, ainsi qu'une ballade de Chopin! Ma solitude se peuple de trop de souvenirs que je ne peux pourtant pas mettre à la porte; enfin il faut vivre et attendre! Reste à savoir si je n'ai pas un mauvais numéro pour l'omnibus du bonheur; pourtant, je me contenterais d'une place à l'impériale (excusez cette philosophie à bon marché). Debussy se plaint, malgré ses 31 ans, de n'être pas très sérieux, ayant le défaut, ajoute-t-il, de trop songer sa vie et de n'en voir les réalités qu'au moment où elles deviennent insurmontables. Pourquoi tout le monde a-t-il droit, autant en musique qu'en littérature, à se servir des mots, des accords dont la sonorité à cause de cela s'est banalisée! La musique du moins aurait dû être une science hermétique, assez difficile pour décourager les meilleures volontés de ce troupeau qui se sert d'elle avec la désinvolture que l'on met à se servir d'un mouchoir de poche : « Pendant le temps où je vous écris, au-dessous de moi la jeune fille au piano scie de la musique en ré, que c'en est effrayant, et c'est une preuve, hélas! vivante que j'ai trop raison. »

Le rêve musical de Debussy?

Songer moins au cadre avant d'avoir le tableau, et se méfier des dessous magnifiques habillant des idées comparables à des poupées de 13 sous; trouver les dessins parfaits d'une idée et n'y mettre que juste ce qu'il faudrait d'ornements, car vraiment certains sont pareils à des prêtres revêtant de gemmes incomparables des idoles en bois de sapin. N'est-ce point exactement le contraire chez Bach, où tout concourt prodigieusement à mettre l'idée en valeur, où la légèreté des dessous n'absorbe jamais le principal.

Et Chausson naturellement lui donne raison sur ce

point. Qu'il se laisse donc faire puisqu'il a confiance dans l'idéal de Claude-Achille et dans sa conception du métier; surtout, qu'il laisse agir à sa fantaisie cette chose mystérieuse qui nous fait trouver l'impression juste d'un sentiment, alors que certainement une recherche assidue et obstinée ne fait que l'affaiblir.

Chose curieuse, cet artiste infiniment moins croyant que Chausson et n'ayant pas subi l'emprise du Séraphin, lui écrit tandis qu'il le sent s'énerver dans des débats inutiles :

Il faut bien se dire que nous ne sommes rien du tout vis-à-vis de l'art, nous ne sommes que l'instrument d'une destinée; faut-il donc encore la laisser s'accomplir!

Et après s'être excusé, selon son habitude, de se permettre de vouloir Chausson toujours plus grand, Claude-Achille conclut, délicieusement fraternel :

Simplement, je voudrais vous donner du courage à croire en vous-même.

Pour se bien faire comprendre de Chausson, ne lui explique-t-il pas avec subtilité comment il travaille à son *Pelléas*? Il s'est efforcé d'abord d'être aussi *Pelléas* que Mélisande. Il a été chercher la musique derrière tous les voiles qu'elle accumule, même pour ses dévots les plus ardents. Il s'est servi d'ailleurs d'un moyen qui lui paraît assez rare, c'est-à-dire du silence (que Chausson ne rie pas!) comme agent d'expression, et peut-être la seule façon de faire valoir l'émotion d'une phrase.

Ah! si les temps étaient moins tristes! si l'on pouvait demander aux gens de s'intéresser à autre chose qu'à une nouvelle forme de bicyclette!... La foule apprendrait à filtrer ses enthousiasmes et distinguerait un Franck d'un Massenet, et ses pareils ne seraient plus que de pauvres histrions. Il suffirait de quelques baraques de foire pour la représentation de leurs pauvres conceptions. Du reste, nous devons cet état de choses à la devise qui s'inscrit sur nos monuments : L. E. F., qui sont des mots bons tout au plus pour cochers de fiacres.

Le 1^{er} janvier 1894, dans une lettre inédite, Debussy, souhaite la bonne année à l'ami qu'il aime tant, lui adressant ses vœux pour tous sans oublier le Roi Arthur, et confesse n'avoir plus d'espoir qu'en Pelléas, « et Dieu seul sait si cet espoir n'est pas de la fumée ». En tout cas, il a en ce moment « l'âme gris fer, et de tristes chauves-souris tournent au clocher de ses rêves ».

Rien n'est plus évocateur que de lire en regard des lettres de Claude-Achille celles de son frère ainé, plutôt que de les marier ou de les emmêler comme les fils d'un même écheveau. Rappelez-vous par exemple les remarques de Debussy sur la gaieté nécessaire à l'artiste : Chausson évoque d'abord avec enthousiasme les parties de billard, de ballon, avec Claude-Achille, et toutes leurs folies ; même leurs conversations culinaires et leurs passe-temps photographiques. Des parties de ballon ! Il en est stupéfait lui-même : mais quel âge a-t-il donc ! Il n'aime guère à y songer... Mais c'est fini. Et parce qu'il est au travail de nouveau, dans sa tête se faufilent une à une des idées peu gaies.

Cet état m'est plutôt normal, mais l'autre m'était bien agréable. Nous avons eu une parenthèse de vraie gosserie, c'est fini. Ce qui ne finit pas heureusement, c'est l'intimité qui s'établit entre nous.

L'affection de Debussy est une douceur pour Chausson : Debussy est sûrement l'un de ceux, — et peut-être celui — écrit-il, avec qui il se livre le plus volontiers en conversation parce qu'il sent qu'il n'a rien à craindre, avec lui, de se montrer tel qu'il est, même dans ses mauvais côtés. Et c'est là un des plus grands charmes, continue-t-il, et le plus rare, de l'amitié.

Nous ne doutions pas, étant donné la subtilité d'âme du grand frère, que lorsqu'il a querellé un peu l'insouciant Claude-Achille, il lui sourit aussitôt après, afin de ne pas l'attrister. D'ailleurs, Chausson n'accusera jamais son ami, il ne lui fera aucun reproche ; c'est seulement son désir ardent de le voir paisiblement heureux qui lui

dicté ses paroles. Chausson pense à l'hiver qui s'avance, au feu qu'il faudra allumer... et payer; à la lumière plus nombreuse qu'en été; aux vêtements plus douilletts... Alors, il s'inquiète de l'insouciance du musicien bohème.

Mais lui en vouloir? Et juste au moment où il écrit des choses aussi belles que son *Pelléas*? Quelle folie! Seulement la création d'une œuvre d'art comme celle-là précisément exige un tel repos d'esprit! et les tristes nécessités vitales sont là...

Jamais Chausson ne pense qu'à l'avantage personnel de son ami. De là peut-être certaines phrases qui, à ruminer, lui paraissent indiquer peu de confiance. Si pourtant Chausson n'avait pas confiance en lui, l'aimerait-il comme il le fait?

Est-ce dire que je vous crois à l'abri de tout entraînement? Non; personne, d'ailleurs; moi, tout le premier.

Mais de la méfiance, jamais!

Toujours avec ce mouvement de flux et de reflux qui rend le commerce de Chausson avec ses amis si divers et si souple, celui-ci fait retour sur lui-même, et naturellement pour se critiquer :

Il faut aussi que vous ayez quelque indulgence pour moi. Je ne suis pas du tout l'homme fort que vous croyez. Hélas, je suis tout le contraire... Vous m'avez fait penser à des choses auxquelles je n'aurais jamais pensé sans vous...

Et puis, revenant à sa pensée dominante, son souci de diminuer les ennuis matériels de Debussy, il déclare que dès le lendemain il faudra s'occuper ensemble de composer son ameublement et, tout de suite après cette besogne, lui enlever toutes les causes de préoccupation, ou du moins s'y efforcer.

Chausson ne devient sévère que lorsque Debussy manifeste de l'impatience au point de vue des difficultés de son art : qui hélas! sinon l'auteur d'*Arthus*, serait qualifié pour savoir et prouver, par son propre exemple, que l'art est une longue patience? Au moins il sait d'avance

qu'il aimera tout ce que Debussy lui montrera de *Pelléas*, tandis qu'il est la proie de malheurs renaissants, causés par *Arthus* : il croit avoir terminé une scène, la laisse décanter, et, après quelques mois de repos, s'aperçoit que le texte est à changer. Il le fait sans barguigner, et naturellement il se trouve dès lors dans la nécessité de changer la musique aussi. Et c'est toujours à refaire ! Et cela finira-t-il jamais ! Il le faudrait pourtant, car, ayant assez vécu avec l'adultère et le remords, il est fort tenté d'exprimer d'autres sentiments moins dramatiques.

Comment admettrait-il alors l'impatience injuste de Debussy quand il s'agit de travail créateur :

Etre sûr de son esthétique, diable ! c'est une grosse affaire. Vous vous plaignez de n'être pas fixé à 31 ans. Que dirai-je, moi qui n'ai plus 31 ans et suis ravagé d'incertitudes, de tâtonnements, et d'inquiétude ?... Se trouver, se dégainer, se débarrasser d'un tas d'opinions qu'on a adoptées quelquefois sans trop savoir pourquoi (parce qu'elles vous ont séduit un jour ou parce qu'elles vous ont été présentées par des gens que l'on aime ou que l'on admire et qui pourtant ne correspondent pas absolument à votre nature intime), tout est là ; et ce tout est bien terriblement difficile. Des allures de « jeune barbare », mais c'est l'idéal, cela ! A vrai dire, je vous crois plus de jeune « barbarie » dans les cheveux que dans l'esprit.

Aussi bien, souvent, si Chausson, torturé par son travail, est en proie au doute, il se tait, se tient dans son coin, comme il dit, attend que l'accès soit passé. Que de périodes « noir de suie », où il se sent inférieur à lui-même et honteux ! C'est presque toujours la faute d'*Arthus* qui prend, paraît-il, un vicieux plaisir à se reculer, plus Chausson souhaite de le terminer.

Je me suis fâché tout rouge. Je l'ai pris par les cheveux. Nous avons reçu l'un et l'autre force horions, mais enfin j'ai fini par finir le premier tableau. Fini provisoirement ; car je n'en suis pas très content.

Et, toujours hanté par les *dessous* qui repoussent et le gênent, Chausson envie Debussy, capable de reprendre

une scène déjà écrite pour en composer une, absolument différente.

On sent si bien sa détresse quand il dit à Debussy, s'attendant encore à de véritables batailles avec son œuvre :

Il se peut qu'un jour je vous écrive ce seul mot : Ecrivez-moi. Cela voudra dire tout simplement que j'aurais besoin de vous serrer la main et de causer un peu avec vous, et que je vous demande de me rendre visite par lettre.

Nous pourrions — mais à quoi bon, malgré l'intérêt de ce splendide duo entre grands artistes — augmenter le nombre des documents d'une élévation rare montrant la perpétuelle action, et si différente, de l'un sur l'autre. Nous en savons assez pour juger en connaissance de cause la qualité de cette action, son trajet plus ou moins direct, plus ou moins à fleur d'âme. On perçoit parfaitement que Chausson — il l'a avoué lui-même à Claude-Achille, vous vous le rappelez — s'est livré à lui sans réticences comme s'il avait voulu une fois dans sa vie « mettre à nu son cœur » d'aîné devant le plus compréhensif des cadets.

Et c'est bien ce qui nous charme, tout au long de cette incomparable correspondance, cette absolue franchise, cette candeur voulue d'un homme perpétuellement inquiet, tâchant à jeter sur le plus insouciant jeune homme son lourd vêtement d'angoisse et de scrupules, afin d'obliger en retour l'ami à ne lui rien cacher.

Ainsi arrive-t-il que Chausson volontiers plaisante avec Debussy, ce que si rarement il fait avec d'intimes confidents tels que Duparc ou d'Indy. Il pense à la misère matérielle de Claude-Achille, aussitôt son cœur se fond; il n'a plus le droit de se plaindre, lui; plus qu'un devoir: transformer par n'importe quel moyen, hormis par une lâcheté artistique, cette misère en un peu de joie.

Il suffit de méditer ce qu'un jour son subtil ami Raymond Bonheur me disait en parlant de lui : « Chausson songeait constamment aux devoirs que lui imposait son bonheur », pour saisir avec quel sérieux il envisageait et

tenait son rôle : procurer à Debussy des leçons de piano et de composition, organiser à son profit des séances de musique pour utiliser ses admirables dons de pianiste :

Je compte beaucoup sur ces auditions pour femmes du monde. Si ça prend, vous voilà un des hommes les plus puissants de Paris, puisque, dit-on, la femme gouverne le monde!

Ainsi Debussy fait entendre *Parsifal* chez Henry Lerolle, d'accord avec son beau-frère pour aider le musicien ami, et aussi accueillant que Chausson à toutes les idées généreuses :

Audition du 1^{er} acte de *Parsifal* par Debussy, écrit le peintre à Chausson, le 5 février, lundi gras, 1894. Ça a très bien marché, et je crois qu'on a été content, quoique certains ont trouvé qu'on n'entendait pas assez les paroles. Je crois bien! Tu sais comment il prononce en chantant. Et encore heureux quand il ne disait pas seulement : tra ta ra ta ta.

Coïncidence curieuse, il me souvient que lorsque, tête à tête, mon bon maître Gabriel Fauré me faisait entendre sa dernière pensée musicale, jamais il ne l'accompagnait de la voix autrement que par ces paroles : rata, rata rata...

C'est bien beau, *Parsifal*, continue Lerolle, surtout toute la partie religieuse. Du reste, ce pauvre Debussy n'en pouvait plus. J'ai cru qu'il n'irait pas jusqu'au bout. Aussitôt fini, je l'ai emmené secrètement dans la chambre du fond, donné quelque chose de chaud... J'ai cru qu'il allait tomber. Le fait est qu'il jouait et chantait avec un entrain! Il m'assurait que si je n'avais pas été près de lui à lui tourner les pages, il aurait à un certain moment fermé la partition et serait parti. Il est entendu que la prochaine fois l'en fumera une cigarette au milieu du second acte, et je crois que tout le monde en sera content. En somme, ce brave Debussy fait cela comme d'autres portent une malle pour gagner quelque chose. Mais je crois qu'il est assez content de penser que nous avons à peu près un millier de francs pour lui.

Comme ils l'aimaient, ce grand enfant terrible, les deux frères à l'âme bonne et sensible! Comme ils surent doucir les rudesses de son existence thraumatique!...

Et à la fin de cette étude, ne devons-nous pas, à propos de Chausson, répéter les mots de Pierre Louys, transcrits en son début :

« Il avait à tous les instants de sa vie le besoin de rendre les gens heureux. » C'est ce besoin-là peut-être qui fit sa musique si haute, si humaine.

CHARLES OULMONT.